

La fabrique de l'Opinion

L'invité du 14 Bassano

« La communauté internationale doit multiplier les “déjeuners” avec les talibans »

Jean-Yves Berthault : « On ne peut pas exclure un déchirement au sein du pouvoir afghan, car les choses ne se sont pas passées comme prévu lors de la prise de Kaboul »

Jean-Yves Berthault est l'un des rares diplomates français à avoir fréquenté de près les talibans lorsqu'ils étaient au pouvoir (1996-2001). De son expérience hors du commun, il vient de tirer un livre, *Déjeuners avec les talibans* (Editions Saint-Simon). Il livre son analyse de la situation actuelle à l'Opinion.

Le retour des talibans au pouvoir a été un choc pour les Occidentaux. Qu'avons-nous raté en Afghanistan ?

Beaucoup de choses. C'est un ratage global de l'Occident depuis l'intervention soviétique en 1979. Ce qui n'a pas été calculé, ce sont les conséquences de l'armement massif et incohérent des moudjahidines contre les Soviétiques, à partir du Pakistan. Les Pakistanais réclamaient toujours plus d'argent aux Américains et ceux-ci ont fini par insinuer : « Vous pouvez aussi vous financer par la drogue. » Tout est devenu incontrôlable. Après avoir servi en Afghanistan entre 1979 et 1981, j'ai été en poste à Damas et,

comme il y avait une ligne aérienne Alger-Damas-Islamabad, je voyais passer des moudjahidines algériens par grappes entières. Ça a donné les événements d'Algérie, puis une déstabilisation du Proche-Orient tout entier.

Le jihadisme est-il le prix à payer de notre anti-soviétisme, qui nous a aveuglés ?

Oui, c'est cela. Il fallait mettre l'URSS à bas. Je raconte comment j'ai été le premier à apprendre l'imminence d'une invasion soviétique dès octobre 1979, plusieurs mois avant ses débuts. J'avais eu l'information grâce à un... marchand de tapis de Kaboul qui allait se fournir illégalement en Ouzbékistan soviétique. Un jour, il n'a pas pu traverser la frontière, parce qu'il y avait des chars par centaines de l'autre côté. J'ai fait remonter l'information à Paris et nous l'avons partagée avec les Américains. Nous aurions peut-être pu prévenir cette invasion, mais nous ne l'avons pas fait parce que nous avons voulu que l'URSS s'enferme dans ce borborygme.

Revenons aux talibans des années 1990. Qu'avons-nous manqué avec eux ?

On n'a pas su comprendre qu'ils pouvaient devenir bien plus redoutables qu'ils ne l'étaient si on les poussait dans leurs derniers retranchements. Leur comportement avec les femmes ou les exécutions capitales, pourtant dix fois moins nombreuses qu'en Arabie saoudite, ont faussé notre vision globale. Notre intérêt aurait été de chercher à tout prix à les engager au lieu de tout faire pour les stigmatiser, ce qui n'a servi ni à l'amélioration de la condition féminine, ni à un meilleur respect des droits de l'homme en général. Les talibans hébergeaient Ben Laden depuis 1996, mais celui-ci respectait l'accord qu'il avait conclu avec eux de ne pas faire de politique ou de ne pas préparer d'attentats. Les talibans le considéraient comme un frère d'armes qui avait combattu à leur côté contre les Soviétiques. Ils appliquaient le code d'honneur des Pachtones, mais ils étaient quand même fort embarrassés de

cet hôte encombrant. Tout se désagrège à partir de 1998 quand les Etats-Unis poussent à des sanctions contre le régime. D'autant qu'à ce moment-là, Ben Laden va aider les talibans en leur fournissant quelques centaines de combattants face à l'offensive de l'Alliance du Nord, alors qu'ils essuyaient des revers militaires et avaient beaucoup de mal à recruter. Le piège se referme.

Avant l'invasion américaine de 2001, existait-il encore la possibilité de négocier avec eux pour qu'ils livrent Ben Laden ?

Non, je ne crois pas. Ils étaient coincés.

Après leur défaite en 2001, les talibans n'ont pas disparu... Cela signifie-t-il qu'ils ont une base sociale réelle dans le pays ?

C'est indiscutable. Leur idéologie n'existait pas dans l'Afghanistan d'il y a 50 ans. Il y avait alors un islam extrêmement archaïque, fonda-

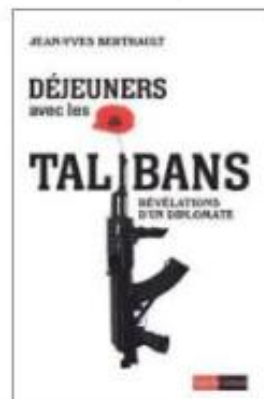
mentaliste, parfois tourné vers le soufisme et rien d'autre que cela comme base de la vie sociale, de la réflexion des familles. Mais il n'y avait alors aucune espèce d'élans jihadistes. Au cours des vingt dernières années, le « nation building » a souvent été un cataplasme sur une jambe de bois, même s'il a permis des actions très utiles, comme l'éducation des femmes dans les villes. En même temps, cela a aggravé la dichotomie entre les villes – essentiellement Kaboul – et les campagnes. Il y a eu une certaine « occidentalisation », dont il ne faut pas exagérer l'importance. Un sondage réalisé avant la prise du pouvoir par les talibans indiquait par exemple que 91% des Afghans considéraient que la source du droit doit être la charia. Par bonne conscience, les Occidentaux ont aussi perdu de vue les conséquences des frappes aériennes, qui n'ont pas toujours été faites de manière convenable. Tous les Afghans vous diront que se marier était devenu quelque chose d'extrêmement dangereux, parce qu'un mariage ça veut dire du monde avec des voitures pleines de gens qui circulent en cortège. Et il arrivait très fréquemment que ces cortèges soient bombardés par l'aviation américaine.

Est-il juste de dire que les talibans sont d'abord des nationalistes ?

Oui. Les Afghans sont nationalistes et ils n'échappent pas à la règle. Pendant des siècles, le pays a été un Etat tampon entre les empires. Cela a forgé une sorte d'identité nationale, à ceci près que ce n'est pas une vraie nation parce qu'elle repose sur un socle tribal et ethnique. Mais il y a ce caractère farouche des combattants qui veulent bouter l'étranger hors du pays.

La victoire des talibans signifie-t-elle que la guerre civile qui déchire le pays depuis 1978 pourrait s'achever ?

Non, elle peut revenir, même si, pour la première fois depuis 43 ans, il n'y a plus de guerre en Afghanistan, malgré la présence de Daech, qui regroupe environ un millier de combattants. Les talibans devraient pouvoir en venir à bout. Cela va être leur priorité absolue. Il leur reste à démontrer qu'ils n'ont plus de faiblesse coupable envers al-Qaïda. De toute évidence, ce ne serait pas leur intérêt... Toutefois, on ne peut pas exclure un déchirement entre les talibans. La même chose s'était produite entre les communistes, puis entre les moudjahidines. Il faut comprendre que, cet été, les choses ne se sont pas passées comme prévu. La chute du régime et la fuite honteuse du président Ashraf Ghani, avec ses 169 millions de dollars en liquide, ont été beaucoup plus rapides que ce qui était anticipé, notamment dans les négociations au Qatar entre Américains et talibans. Les gens qui se sont imposés au pouvoir sont principalement ceux des provinces du Sud-Est, qui ont pu rapidement investir Kaboul, alors que les dirigeants du Sud-Ouest, autour de Baradar et d'Akhundzada, ont été marginalisés. La composition actuelle du gouvernement consacre un faux équilibre entre les mollahs de Kandahar et la branche plus agressive du groupe Haqqani.



7 ans à Kaboul

Diplomate français à la retraite, **Jean-Yves Berthault** a passé près de sept ans en Afghanistan, entre 1979 et 2001. Il a été un observateur direct de l'invasion soviétique, puis du premier règne des talibans (1996-2001). Ce bon connaisseur du monde musulman publie un livre de mémoires *Déjeuners avec les talibans* (Editions Saint-Simon), passionnant et souvent très drôle.

La grande faiblesse des talibans n'est-elle pas leur faible nombre ?

Ils ne sont pas en effet pas très nombreux, moins de 100 000, même si on ne sait pas exactement combien. Il faut se méfier des chiffres, on évoquait le chiffre de 300 000 hommes dans l'armée afghane, mais ce n'était pas vrai. Les Afghans ne sont pas des gens qu'on met dans une caserne entre deux combats. S'ils n'ont rien à faire, ils rentrent chez eux.

Certains parlent de « talibans modérés ». Est-ce que cela a un sens ?

C'est l'adjectif qui ne va pas. Il m'arrive de l'employer ce mot, faute d'un qualificatif plus convaincant. On pourrait dire talibans pragmatiques ou moins radicaux. Mais il est certain qu'il y a une diversité, même s'ils sont tous fondamentalistes. Certains sont plus ouverts que d'autres. D'autant qu'il y a tous ceux qui ont passé des années au Qatar et qui ont vu comment un pays peut considérer que le Coran est la source du droit, tout en permettant aux femmes de circuler, d'étudier, de diriger des entreprises. Même en Afghanistan, la société a changé. Elle n'acceptera pas à un retour aux années 1990. Les talibans savent aussi quelles sont les erreurs qu'ils ont commises la dernière fois. Ils savent qu'ils ne pourront pas gouverner le pays si tout le monde s'en va et ils ont besoin d'argent. Ils savent aussi où cela les a conduits après 2001 de s'être montrés conciliants avec les groupes terroristes : à la disparition de leur régime, à la mort pour certains et à Guantanamo pour d'autres. Certains sont donc lucides ou pragmatiques. D'où la nécessité absolue de ne pas faire ce qu'on a fait la dernière fois, en les ostracisant. Sans nécessairement les reconnaître dans un premier temps, la communauté internationale doit donc multiplier les « déjeuners » avec les talibans.

Interview Jean-Dominique Merchet

@jdomerchet